

fleuve, pour y rencontrer les bateaux-à-vapeur de la ligne St. Louis qui font le trajet entre Berthier et Montréal.

L'exécution de cette entreprise aura de plus le double intérêt de constater la possibilité de construire des chemins à rails de bois, dans ce pays; fait qui aura sans doute des résultats immenses pour nous qui avons le bois pour ainsi dire à notre porte, et en si grande abondance.

Nous ne terminerions donc pas cet article, sans souhaiter aux citoyens industriels qui sont à la tête de cette entreprise, le succès que méritent leurs efforts; et nous croyons que nos lecteurs se réuniront à nous pour désirer la réussite d'une œuvre qui devra couronner noblement la persévérance et l'énergie du fondateur de ce beau village, en faisant disparaître la distance qui le sépare de la grande artère du commerce de ce pays, notre immense et superbe fleuve.

(ECHO DES CAMPAGNES.)

—L'assemblée convoquée pour venir au secours des habitans de l'Irlande et de l'Ecosse a eu lieu comme on en avait donné avis dans les papiers publics. L'honorable M. Cochran fut appelé à présider, et M. Kimlin à agir comme secrétaire. L'assemblée était une des plus nombreuses et des plus respectables qu'on ait vues depuis longtemps. Le président dit qu'il supposait qu'on l'avait appelé au fauteuil à cause de son extraction Irlandaise, son père et sa mère étant Irlandais. Il n'était donc pas surprenant qu'il ressentit des sympathies pour les souffrances de l'Irlande.

Les personnes qui ont parlé successivement ensuite, sont le révd. M. McMahon, l'honorable J. Nelson, le très-révd. lord évêque de Montréal, et Mgr. l'évêque de Sydnie qui informa l'assemblée que l'archevêque de Québec avait adressé des circulaires aux curés de toutes les paroisses, leur peignant l'état de destination dans lequel se trouvait l'Irlande, et leur recommandant de faire prélever des souscriptions pour soulager cette misère; le révd. M. Clugston, l'hon. R. E. Caron, et l'hon. T. C. Aylwin, M. P. P., prirent successivement la parole.

Il fut ensuite nommé un comité pour recevoir les souscriptions.

— Journal de Québec.

—On nous écrit de St. Joseph de la Beauce :

« Le 12 de janvier, un habitant de cette paroisse qui se rendait à St. Evariste de Forsyth, pour y voir ses enfans qui s'y sont récemment établis, étant entré dans une maison sur la route pour y prendre son dîner, expira à l'instant où il saluait les gens de la maison.

« Dimanche le 24, on a trouvé dans des forêts, en arrière de St. George-Aubert-Gallion, le corps d'un nommé Moïse Morin, cultivateur de la dite paroisse. Il s'était gelé la nuit précédente en revenant des chantiers établis en ces quartiers-là. *Idem.*

—Hier soir, sur la proposition de M. le Dr. Rousseau, secondé par M. N. Belleau, M. G. Stuart a été réélu maire à l'unanimité. C'est un juste hommage rendu à la manière dont il s'est acquitté de ses importants devoirs durant les derniers douze mois; et tout le monde, nous en sommes sûr, appréciera la délicatesse des procédés de M. Stuart en toute circonstance, délicatesse qui lui a gagné l'estime générale. *Canadien.*

—Encore une maison d'école incendiée.—On écrit de Dundee à la Gazette de Montréal que la maison d'école du 2nd. rang de la municipalité de St. Anicet de Godmanchester est devenue la proie des flammes dans la matinée du 3 courant. On a lieu de croire que le feu y a été mis à dessein. *Idem.*

MEXIQUE.

—Le bruit courait que Santa-Anna avait été assassiné par les soldats, parce qu'il était opposé à la mesure proposée par le Gouvernement et que le congrès vient d'approuver, de faire un emprunt de 15 millions de piastres, en donnant des hypothèques sur les biens du clergé, et même en en vendant une partie.

Le congrès et l'armée mexicaine ont enfin ouvert les yeux sérieusement; ils s'aperçoivent qu'il y va de l'existence.

Tout le pays entre Reynosa et Monterey est infesté de maraudeurs mexicains.

Le général Scott a fait arrêter un col. Harney pour désobéissance. Il passa devant une cour martiale.

Le Gén. Worth est malade.

Le Gén. Taylor qui se trouve maintenant sous les ordres du Gén. Scott commande à Monterey.

ÉTATS-UNIS.

—Un journal des Etats-Unis nous apprend qu'il doit paraître sous peu à New-York, un ouvrage ayant pour titre: *Voyage autour du monde*, par Sir George Simpson, gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

VOYAGE DE CANTON AUX MONTAGNES DU

YUN NAN.

SUITE ET FIN.

Le mardi, 28 janvier, je fis mon entrée dans Coutan, ville bâtie au pied d'un rocher immense, sur les bords d'une rivière très-rapide. J'y trouvai un hôtel excellent et que je vous recommande, si jamais vous passez par-là. C'était apparemment une petite douceur que la Providence me ménageait pour me préparer aux désagrémens nouveaux qui vont suivre.

Wen-Sien, qui avait voulu marcher, arriva à Coutan très-fatigué; reprenez bien ceci. Wen-Koï, craignait beaucoup ses peines, laissa

ses subalternes louer une barque pour continuer le voyage, et ne se dérangea point pour voir ce qu'ils avaient choisi. Et, quand j'arrive pour monter à bord, quelle n'est pas mon indignation en voyant qu'on me place sur une barque publique, où il y avait déjà plus de trente personnes, et sur laquelle pouvaient venir parader satellites et mandarins! C'était la première fois que pareil tour m'était joué. Je me crus perdu, ou tout au moins plus aventuré que ne le conseillait la prudence humaine; mais il n'y avait pas à s'en dédire. Mes hommes ne paraissent pas comprendre l'embaras de la position dans laquelle ils m'ont jeté. Les voilà qui dressent dans un coin mon lit de gros marchand; ils étendent les rideaux, et quand tout est terminé, ils me poussent fort poliment sur mon lit et m'y enferment. Je fis une belle grimace quand je me vis dans ce coin de barque. Je me consolai en me disant qu'après tout je n'y resterais que trois jours, et que l'oiseau, en cage, apprend plus vite à siffler. Les Chinois, poussés par leur excessive curiosité, eussent bien désiré me voir. Ils demandaient sans cesse: Mais quel est donc cet homme? D'où vient-il? Où va-t-il? Que fait-il? Pourquoi ne paraît-il pas? Ces questions, et beaucoup d'autres auxquelles Wen-Koï répondait avec une hardiesse de page, me fatiguèrent extrêmement. Pour Wen-Sien, il gardait, à mon grand étonnement, un silence absolu. J'ignorais alors le travail intérieur qui se faisait dans sa tête. Enfin l'heure de la liberté sonna pour moi; mais aussi celle des angoisses.

Sur les 7 heures du soir, le 31 janvier, nous arrivons à Champo, petite ville et chantier de construction pour les barques. La plupart des voyageurs descendirent immédiatement. Moi, j'attendais avec impatience que l'on entrouvrît les malheureux rideaux, et que je pusse enfin prendre mon vol. Wen-Koï, qui a fait vœu de ne jamais se presser, et qui observe admirablement ce vœu, allume la lanterne, et sort en se dandinant comme un homme qui ne sait trop que faire. Il est possible, me disais-je, de marcher de la sorte? Ah! si je te ténais par la queue, je te ferais bien avancer plus vite! Dans la barque tout était tranquille: les uns fumaient, d'autres jouaient; moi seul enrageais. Moi seul, ça n'est pas bien dit. Il y avait à côté de mon lit un homme qui souffrait plus que moi. Cet homme était Wen-Sien. Au moment où le calme était complet, le silence profond, ce malheureux se glisse entre mes rideaux. A la lueur des lampes, je vis qu'il était extrêmement pâle. Tout à coup, le voilà qui se met à genoux devant moi, embrasse ma main en sangottant et me fait signe qu'on veut me couper la tête. Je fus terrifié. Que veut-il dire? Sans me donner le temps de le questionner, il ferma mes rideaux et se retire. Dans le même moment, j'entends retentir une espèce d'instrument chinois, tel qu'on en porte devant les mandarins quand ils vont faire une expédition. Oh! alors, plus de doute; j'ai été découvert, on m'a dénoncé; le mandarin vient me prendre. N'est-ce pas fâcheux? me disais-je, dans trois jours j'étais au Sut-Chuen, et l'on m'arrête à la porte! Je fis encore mon acte de résignation, et je m'appuyai pour attendre plus à mon aise et pour réfléchir sur cette singulière aventure. Un quart-d'heure se passe; le bruit du tam-tam a cessé, le mandarin n'arrive pas. Au contraire, voici venir Wen-Koï, d'un pas tranquille et lent, comme les anciens bœufs de nos rois paresseux. Montons, me dit-il.—Je sors de la barque; personne ne me regarde seulement. Je m'empresse de communiquer mon inquiétude à Wen-Koï.—Voulez-vous tout savoir? me répondit-il.—Eh! certainement, lui dis-je, et vite, même.—Eh! bien, reprit-il, Wen-Sien, se met en tête que nos porteurs veulent vous assassiner; mais je dois vous dire que nous n'avons personne à craindre, si ce n'est Wen-Sien, car depuis deux jours il est fou. Il n'y manquait plus que cela! Que devenir avec un courrier fou, qui a une partie de mon argent et tous mes secrets? Au bout de quelques momens, ce pauvre Wen-Sien me rejoint avec mes bagages; il était tout en pleurs, il refuse de manger et dispute Wen-Koï, qui ne voulait pas croire les rêves de son esprit renversé. A la fin, la patience m'échappe.—Mais tais-toi, dis-je à Wen-Sien, tais-toi; tu me casses la tête. Je te défends de parler de cela. Vas te coucher.—Hé bien! me dit-il, vous serez donc content si l'on vous assassine?—Oui, oui, lui répondis-je, content, très-content; nous irons au ciel avec le bon Dieu. Mais en attendant, vas te coucher. Ce malheureux joignit alors les mains et me regarda avec deux yeux qui me firent grand pitié; il me créva le cœur. Enfin nous grimâmes dans un galetas, sur les planches duquel nous devions passer cette nuit. J'étais trop ému pour dormir, et j'avais d'ailleurs à côté de moi ce pauvre Wen-Sien, qui ne faisait que sangloter. Vous comprenez mes alarmes, car après tout il se pouvait que les porteurs eussent machiné notre perte, comme Wen-Sien le prétendait. Je repassais en revue toutes les chances fâcheu-